

Prosper GIEN

15 euros

La vie modeste et tourmentée
de

laurent
mourguet

Préface de M. le Docteur LOCARD

Président de la Société " Les Amis de Guignol "

Croquis de Ferdinand FARGEOT

Editions TERNET-MARTIN -- VIENNE (Isère)



Q Marie Maurice Faure

cette histoire d'un lyonnais devenu viennois
écrite par un lyonnais devenu viennois
avec toute la respectueuse sympathie
de ce dernier.

Profer

1^{er} juin 1954

LA VIE MODESTE ET TOURMENTÉE

DE

LAURENT MOURGUET

Prosper GIEN

La vie modeste et tourmentée

de

**laurent
mourguet**

Préface de M. le Docteur LOCARD

Président de la Société " Les Amis de Guignol "

Croquis de Ferdinand FARGEOT

Editions TERNET-MARTIN -- VIENNE (Isère)

DU MEME AUTEUR :

POESIE :

Gredo (Editions du Mas 1930).

Poussières (Editions le Rouge et le Noir 1930).

Cristal (Editions le Rouge et le Noir 1931).

PROSE

Un gentilhomme de province : Charles Reynaud
(Editions Blanchard frères 1933).

Le Creux près des Cimes, roman (Editions Martin
et Ternet 1934).

L'aventureuse existence du capitaine Mandrin.

Benoit Hartmann peintre du Sundgau (Editions de
Terroir 1938).

Contes à Micheline (Editions Ternet-Martin 1941).

THEATRE

Pro Arte, un acte en vers (créé en Mars 1930).

Pauvre Don Quichotte, un acte en vers (créé le
28 Février 1936).

Pour la Meunière, opérette, musique de Gérard
Risbès (créé le 20 mars 1937 au Théâtre Muni-
cipal de Vienne).

Modeste Navarin, comédie inédite en trois actes.
En collaboration avec Pierre-René Thomann.

EN PREPARATION

Quinze d'Artillerie.

Port Fluvial, roman.

A LA MÉMOIRE DE MON AMIE SUZANNE
A MON AMIE MADELEINE,
EN SOUVENIR DE NOS JOIES D'ENFANTS
ET
A MON AMI CLAUDE LARUE
MAINTENEUR DE NOS GOGNANDISES.

L'Académie des Sciences Belles-Lettres et Arts de Lyon
a décerné à cet ouvrage son Prix d'Histoire 1941.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CINQ EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE SUR PAPIER DE MADAGASCAR NUMÉROTÉS I, II, III,
IV, V., DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1
A 250, SUR PAPIER PUR FIL LAFUMA, DES PAPETERIES NAVARRE,
ET MILLE EXEMPLAIRES SUR BOUFFANT, DES PAPETERIES DE
MOULIN-VIEUX CONSTITUANT L'ÉDITION DU DIT OUVRAGE.

Exemplaire N^o 227

AUTORISATION DE CENSURE

N^o 7.296

DU 29 AVRIL 1943.

La reproduction de tout ou partie de cet ouvrage est autorisée pour
les journaux ayant un traité régulier avec la Société des Gens de
Lettres de France.

PRÉFACE

De pauvres gens laborieux et probes qu'étreint la misère, qui parlent beaucoup du beaujolais et n'en boivent guère, ou qui le boivent pour remplacer le pain qui fait défaut, mais qui jamais, ou presque, ne parlent d'amour, comme si un tel luxe était réservé aux bien nourris, qui opposent à la dure nécessité la gouaille d'un sourire sans amertume, tel nous apparaît le canut, c'est à-dire l'ouvrier lyonnais à la fin du XVII^e siècle. Ce héros qui plaisante sa misère, deux poupées le représentent : Guignol et Gnafron, fils l'un et l'autre de Laurent Mourguet.

Le canut a fait quelques progrès depuis. Il ne travaille plus douze heures par jour ; il mange à sa faim ; il parle moins d'aller boire, parce que cela représente de moins graves complications. Mais il a gardé son ironie, son bon sens, et son accent. Et, pas seulement au théâtre des pupazzi, il a conservé son vocabulaire. Si quelques termes restés au répertoire scénique ont disparu du langage canut, d'autres, aussi colorés, les remplacent. Il n'est que de prendre la « ficelle » ou le « tramevet » pour s'apercevoir que le Littré de la Grand Côte a peut-être vieilli, mais qu'il faut

encore à un étranger un dictionnaire pour ne rien perdre des formes de notre parler lyonnais.

Ainsi, les poupées sont l'expression d'une race, et leur théâtre, l'image d'une province.

Que ne devons-nous pas à celui qui a conçu notre double image : Gnafron et Guignol. Et, fils ingrats, nous ignorons tout de notre Laurent Mourguet.

Soyez donc reconnaissants à M. Prosper GIEN, qui, en quelques pages charmantes, ressuscite pour nous notre Molière. Car n'est-ce pas le fait du génie que de créer des figures durables et vivantes, capables d'évoluer, de s'adapter aux temps nouveaux, encore réelles et représentatives cent cinquante ans après avoir été conçues ?

On ne connaît bien que ce que l'on aime. M. Prosper GIEN aime Guignol et, du même coup, aime Laurent Mourguet. Ceux mêmes qui veulent que les têtes de bois se modernisent et commentent allègrement les événements du jour, seront éternellement reconnaissants à Mourguet d'avoir dressé les symboles de la vie lyonnaise. Comment n'applaudiraient-ils pas à l'œuvre excellente de M. Prosper GIEN ?

EDMOND LOCARD.

AVANT-PROPOS

Il me semble que c'est le désir de tout bon Lyonnais authentique, de tout bon *gone* d'apporter à la littérature guignolesque son tribut de reconnaissance sous une forme ou sous l'autre, soit en gagnant à la cause du pantin qui nous est cher quelques étrangers non encore initiés, soit en conduisant au spectacle, à celui-là même qui enchantait nos jeunes années, nos enfants trépi gnants de joie.

Pour ma part, je dois à Guignol quelques-unes de mes meilleures heures d'enfant et ce n'est jamais sans une certaine émotion que j'assiste à une représentation du traditionnel *Déménagement*, de la *Consulte* ou du *Marchand de Picar lats*.

Je me revois à Bellecour, partageant avec des bambins de mon âge les plaisirs d'une prome nade dans la voiture aux chèvres et, après quel ques bonnes parties de paume ou de cerceau, sous l'œil attentif des mamans, allant solliciter l'auto risation de m'asseoir quelques instants devant le petit théâtre minuscule que nous connaissions tous et sur la bande duquel, aussitôt le rideau levé, le souriant Guignol, en compagnie de ce

paillard de Gnafron, imaginait quelques bons tours pour mettre à bout la patience de sa tendre Madelon, ou abattait une volée de bois vert sur l'échine de ce vieux pingre de Canezou.

Les jours de fête, le théâtre n'était pas du tout le même. Un *castelet* beaucoup plus somptueux était adossé à la barrière du *cheval de bronze*, et, si ma mémoire n'est pas en défaut, la troupe des acteurs, à en juger par le nombre de personnages évoluant simultanément en scène, la troupe, dis-je, était bien plus nombreuse.

Que de rires heureux, que de gaieté dans les propos de ce répertoire classique que l'on s'efforçait de transposer pour nous ! Avec un peu d'imagination, j'assimilais au cordonnier de mon quartier que je voyais le soir travailler dans sa boutique, la trogne pourtant plus enluminée de Gnafron, et dans le voisinage même de ma demeure, j'arrivais à retrouver sans peine, Cadet, Piffard, Canezou, le docteur Mollasson, Chihroc le gendarme, Arthur, Madame Grosminet, Madelon. tous, sauf, bien entendu, Guignol, qui restait une sorte de génie dont je rêvais qu'il venait le soir me border dans mon petit lit blanc.

A Noël, une année, je découvris dans la cheminée un théâtre comme ceux que j'avais admirés à la vitrine des bazars - le *castelet* de Bellecour en réduction - avec trois personnages : Guignol, Madelon, Gnafron.

Guignol, mon Guignol était du type classique.

Je revois, encadré d'un regard coquin, son petit nez camard, son chapeau couleur de suie, terminé par un *sarsifis* tapageur, et son habit de bure. Madelon avait une chevelure blonde disparaissant sous un bonnet orné de dentelles, des yeux assez inexpressifs et un petit *pet-en-l'air* bleu pâle, sans prétention. Gnafron, lui, avait le grand chapeau en tuyau de poêle, un nez rutilant comme un feu de position, et une caboche à même d'encaisser de nombreuses sérénades de racines d'Amérique.

J'embauchais le jour même un ami de mes parents pour servir, tantôt de spectateur bénévole et patient, tantôt d'acteur, lorsque, fatigué, j'aspirais à mon tour à m'asseoir dans la salle.

Guignol, je le retrouvais partout avec plaisir : à la maison, avec mes poupées de bois, au patronage, les jeudis et dimanches, à Bellecour, lorsque mes parents me menaient « en ville ». J'allais voir aussi ceux du passage de l'Argue, exposés dans une vitrine, j'en apercevais dans les bazars et il y avait enfin, dans une rue étroite du centre, une sorte d'horloge, où Guignol martelait les heures, à l'aide de son bâton, sur le crâne d'un partenaire, et de la contemplation duquel on avait toutes les peines du monde à m'arracher.

Mais il n'est point dans mon intention de présenter ici une gerbe de souvenirs.

Les circonstances ont voulu que je sois mis en

présence de documents intéressants concernant les dernières années de la vie de Mourguet, et j'ai pensé qu'il m'était permis, de consacrer une petite étude à l'existence modeste et tourmentée du génial créateur de Guignol.

CHAPITRE I

L'Enfance de Laurent Mourguet

Dieu sait qu'en ce temps-là, la soierie lyonnaise ne roulait pas carrosse, du moins nos bons *canuts*. Pour subsister honorablement — disons même petitement — et faire vivre leur famille, ils n'avaient pas le temps de se *lentibardaner*, ni d'aller, comme ils le firent plus tard, *baucher* les boules au Clos Jouve ou manger la *tomme* à l'Ile Barbe.

A cette époque — XVIII^e siècle —, le *prix de la main-d'œuvre* était fort bas, et un ouvrier capable avait peine à vivre en travaillant quinze heures par jour ; quand il faisait l'addition exacte de son budget à la fin de l'année, la dépense excédait toujours considérablement la recette, quelle qu'eût été son économie. Alors, le pain coûtait deux sous la livre, et la viande dix sous ; un petit appartement, pour deux ou trois métiers, était payé de loyer, cent trente ou cent quarante livres ; il y avait toujours des *chômages*, et cinquante deux dimanches et dix-sept fêtes obligées.⁽¹⁾

(1) J.-B. MONTFALCON : *Histoire de Lyon*.

Le travail était commencé de bonne heure. Dans les rues étroites du centre, du quartier St-Georges, du quartier St-Jean, de la Croix-Rousse, le bruit des métiers-à-la-tire jetait, dès le petit matin, sa musique monotone et saccadée, assourdissante presque et qui se prolongeait longtemps après la tombée de la nuit.

On n'imaginait pas le *canut* autrement qu'assis sur son étroite banquette actionnant le battant du pied et la navette à l'aide du bras droit.

Toute cette activité ne cessait guère qu'à l'heure des repas où l'on absorbait à la hâte le pain bis, la soupe de *gaude*, les paquets de *couenne*, ordinaire frugal que l'on améliorait aux jours de fêtes de quelques tranches de saucisson et de bugnes odorantes, frangées à l'éperon d'une magnifique et appétissante dentelle. Ce simple menu était arrosé plus souvent de coco que de tisane de Beaujolais.

C'est en ces temps difficiles que Benoît Mourguet s'établit marchand-fabricant sur la paroisse Saint-Nizier, suivant en cela la tradition familiale qui destinait à la soierie les Mourguet, de père en fils.

Son père, Laurent Mourguet — grand-père et parrain du créateur de Guignol — était alors maître dudit art, de même que son beau-père Antoine Trigon. Lui-même, ne tarda pas à obtenir les lettres de maîtrise.



GUIGNOL

Le 3 mars 1769, l'abbé Gaudin, vicaire de St-Nizier, baptise le premier enfant du jeune ménage, car la tendre épouse de Benoît Mourguet, vient d'être mère, à la plus grande joie de toute la famille.

Les registres paroissiaux mentionnent en ces termes le premier pas dans la vie de notre héros : *Le 3 mars, j'ai baptisé Laurent Mourguet, né aujourd'hui, fils de sieur Benoît Mourguet, maître et marchand-fabricant et demoiselle Jeanne-Marie Trigon, son épouse. Parrain, sieur Laurent Mourguet, maître dudit art, marraine, demoiselle Marie Vivier, épouse de sieur Antoine Trigon, maître dudit art, qui n'a signé pour ne savoir, de ce enquisse et requise.* Suivent les signatures de Benoît Mourguet, Laurent Mourguet, Gillet-Roux, Trigon, Reignier et Gaudin, vicaire.

Dès lors, dans le petit logement du canut Benoît Mourguet, les vagissements du bébé se mêlent au bourdonnement du travail qui ne s'arrête jamais.

La famille prospère d'ailleurs plus rapidement que les affaires, et l'année suivante, alors que Laurent s'essaye à faire ses premiers pas en s'appuyant au bâti des métiers, la jeune mère, met au monde un second bébé, François.

Le père, besogne avec plus d'ardeur que jamais. Les petits grandissent, partageant leurs jeux avec les enfants du voisinage, courant dans les vieilles rues pittoresques qui rayonnent au-

tour de la paroisse où ils vont, avec leur mère, s'agenouiller le dimanche.

A vrai dire, le quartier ne manque pas d'attrait pour l'enfant intelligent et primesautier qu'est Laurent Mourguet. Il y a, dans ces rues étroites où fleurit l'industrie *canazarde*, que ce soit dans la rue Mercière, la rue de la Poulaille, la rue Gentil, de vieilles boutiques sordides, dans lesquelles sommeillent d'insoupçonnables trésors, il y a les échoppes des artisans, que l'on voit à l'ouvrage, courbés sur l'étau ou l'établi, il y a enfin, rue du Bât d'Argent, dépôt de ces bâtiers qui fournissent aux muletiers des Alpes et de Provence, les selles aux couleurs voyantes, auxquelles tintent de multiples grelots.

Quelquefois, il arrive que Benoît Mourguet envoie son fils chez son frère, Jean-Marie, lequel est instituteur rue Noire, près du Grand Hôtel-Dieu. Mais le petit Laurent montre plus d'enthousiasme à courir les rues qu'à étudier les quatre règles, et son oncle, doit renoncer à le voir aborder autre chose que le métier de *canut*.

En 1778, l'atelier paraît trop exigü à Benoît Mourguet. Dans quelques années, Laurent, qui vient d'avoir neuf ans, et François, d'une année plus jeune et qui se montrent déjà attentifs à l'art du tissage auquel le père les initie, seront également *taffetatiers*. Il faudra deux métiers supplémentaires, c'est le moment d'y songer. C'est alors que le ménage Mourguet vient s'ins-

taller rue Saint-Georges, en plein cœur de la canuserie.

La famille s'augmente toujours : Jean-Marie naît le 2 Juillet 1779, Benoît le 20 Novembre 1780, Laurent, le 31 Janvier 1783, Antoine le 20 février 1792, enfin, Jeanne-Marie le 4 Septembre 1793.

Entre temps, les aînés ont commencé à tisser. Dès l'âge de quinze ans, Laurent a été apprenti chez son père. Bien doué, assimilant rapidement, aidé par une excellente mémoire, il se révèle vite bon ouvrier en soye.

Les semaines, les mois, les ans passent, Laurent approche de sa vingtième année. Il commence, comme dira plus tard Guignol, à *lorgner* du côté des *fenottes* les plus *chenuses* du quartier Saint-Georges, et il remarque bientôt, dans la maison même où il loge, une *canante* demoiselle, ouvrière en soie comme lui, dont il lui semble s'apercevoir qu'elle répond à ses regards.

Et c'est ainsi que, le 22 Novembre, le curé de Saint-Georges célèbre le mariage de Laurent Mourguet et de Jeanne Esterle, fille de Jean Esterle, vigneron à Sainte-Foy, et de son épouse, Jeanne-Marie Petit.

Une nouvelle dynastie Mourguet vient de naître, qui compte bien, à son tour, se destiner à la soierie.

Les années troublées qui vont suivre doivent en décider autrement.

CHAPITRE II

Années terribles

Dans cette ville où, selon l'expression de Michel demeurée fameuse : *de ses mains maigres, un peuple sans air et sans soleil fait fleurir pour toute la terre l'incomparable iris de la soierie*, la tourmente révolutionnaire va trouver un terrain propice.

Il existe, en effet, une sorte de féodalité de la soierie et les véritables artisans de cet art sont réduits à une manière de servitude.

Par deux fois déjà depuis le début du siècle, une première fois, en 1744, une seconde fois, en 1786, des insurrections ont dressé les ouvriers en soie contre les privilèges accordés à certains et la répression a été sanglante.

Dans l'atelier de Benoît Mourguet, Laurent, qui travaille encore chez son père, reste longtemps courbé sur son métier après le départ des compagnons, à surveiller attentivement la course de la navette déposant les duites brillantes dans l'ouverture des fils de la chaîne, à vérifier la *tiranture* ou à placer les *égancettes*.

Les difficultés de l'existence se multiplient ; le jeune ménage n'envisage pas, sans crainte évidente, l'avenir incertain. Si Laurent, de temps

à autre, lance une chanson, s'il conserve toute sa bonne humeur et sa gaiété dans cet intérieur modeste que sa jeune femme, excellente ménagère, s'efforce de rendre plus accueillant encore, ce n'est pas par insouciance, mais bien au contraire, pour se donner du cœur à l'ouvrage.

Le 20 Août 1790, naît le premier des enfants de Laurent Mourguet. Il en aura dix. Moins de deux années plus tard, la douce Jeanne Esterle, est mère une seconde fois et met au monde une fillette, Françoise.

La révolte gronde. De jour en jour les haines s'aiguisent, le pain devient rare, les métiers ne battent pas ou ne battent qu'à intervalles irréguliers, la fabrique chôme, la disette s'accroît. Les massacres de Septembre achèvent de mettre Lyon sous l'emprise d'une sorte de terreur. On ne travaille plus guère, les journées se passent en palabres interminables et les journaux, soit *L'Orateur du Peuple* ou le *Journal de Lyon* que rédige Carrier, loin de condamner ou de proscrire ces horreurs semblent au contraire les approuver.

L'hiver augmente la détresse des *canuts*. Le pain, le vin, les denrées indispensables à l'existence, ne cessent de monter, et le froid ajoute à la misère du peuple.

Au début de l'année 1795, le ménage Mourguet quitte le quartier Saint-Georges pour aller

place Boucherie Saint Paul, dans une maison spacieuse ⁽¹⁾ où l'ingénieux Laurent cherchera une façon nouvelle de pourvoir aux besoins des siens.

C'est dans ce logis, que vient au monde le 23 Mars de la même année, le second garçon de la famille, le troisième enfant, Joseph.

Laborieux à la tâche, Laurent trouve bien de temps à autre, l'occasion de s'embaucher comme affaneur ⁽²⁾ sur le quai de Saône, pour décharger les bateaux qui arrivent, ou pour aider à quelque charroi.

Parfois, par la rue Juiverie, la rue du Bœuf, la rue de la Brèche et la rue Pisse-Truie, il gagne le quartier Saint-Georges et monte à l'atelier de son père, qui apporte toute son attention et tous ses soins à l'entretien de ses métiers, désormais silencieux et inutiles.

Que faire ? Attendre des jours meilleurs ? Se désespérer ? Cela n'est pas dans le caractère de Laurent Mourguet, et puis, il y a à la maison, Jeanne, sa jeune femme, et aussi trois petits bambins qui commencent à jouer entre eux et qu'il ne veut pas voir souffrir de la faim.

Laurent ne manque pas de jugement non plus que d'initiative. A l'écart des villes qui vivent

(1) Cette maison porte le n° 2, place Saint-Paul.

(2) Crocheteur. (*Le Littré de la Grand'Côte*). Du verbe affaner, travailler de peine.

dans l'atmosphère lourde de la révolte, il est encore des villages et des cités de moindre importance, où rien n'est changé des habitudes ; où, pour être plus éloignés des grands centres, les gens sont restés aussi plus éloignés des idées nouvelles et où, comme naguère, se tiennent les foires, les marchés, et, dans le soleil des jours d'été, les fêtes patronales.

Là, toute une foule vient des campagnes environnantes, là, les marchands et les charlatans, trouvent un public facile et généreux. Le sort en est jeté. Ouvrier en soie, Laurent Mourguet va devenir *marchand forain*.

Que vendra-t-il ? Mais tout ce que les marchands forains débitent avec tant d'habileté au public des foires, à ce public toujours aisé à convaincre, venu avec l'intention de dépenser quelques assignats, sans marchander.

Il vendra des choses utiles, des remèdes souverains, des baumes indispensables, des préparations plus ou moins efficaces pour conjurer les mauvais sorts ou guérir les entorses.

De l'imagination, Laurent Mourguet n'en manque pas plus que d'à-propos, et il ne tardera pas à être connu, remarqué et à dépasser, en réputation, maints collègues plus anciens que lui dans cet art.

CHAPITRE III

La vocation de Laurent Mourguet

C'est une révélation pour Laurent Mourguet, que le nouveau métier qu'il s'est choisi.

A vrai dire, lorsque l'on examine les malheureuses circonstances qui l'obligèrent à abandonner le métier-à-la-tire et le calme de l'atelier de soierie pour le champ de foire, on est presque tenté de reconnaître que ce fut un événement favorable qui mit le jeune homme en présence de sa véritable destinée, en présence d'une sorte de vocation qui allait donner par la suite à sa vie, le vrai sens qu'elle devait avoir.

Sans doute, il ne devient pas tout de suite l'amuseur ; il ne se fait pas spontanément monstreur de marionnettes. La foule, cette foule qu'il connaît pour s'être mêlé à elle pendant son enfance et son adolescence, cette foule qu'il a vue aux jours de grande colère dans COMMUNE AFFRANCHE, cette foule qu'il n'ignore pas, cette foule dont il devine les réactions brusques, la promptitude à l'emporlement et le grand cœur, cette foule, il se penche patiemment vers elle, pour l'étudier.

Avant de s'adresser à elle, par la voix de ses

poupées de bois dur, il veut savoir ce qu'il faudra lui dire.

Le voici donc, sur les routes du Lyonnais, de villes en villages, parti à la conquête, sinon de la fortune, du moins de cette matérielle indispensable pour assurer la subsistance de sa famille et la sienne.

L'existence n'est, en effet, pas facile. Aux trois premiers enfants, sont venus s'ajouter, Pierrette, née le 19 Septembre 1795, Etienne, né le 10 Avril 1797, un second Etienne, né le 21 Avril 1798.

La balle sur l'épaule ou le sac au côté, il va, vend tout ce qui peut intéresser l'acheteur qu'il observe, dont il lui faut deviner le caractère et les besoins. Sans doute, cette observation est-elle riche en enseignements puisque nous le trouvons quelques mois plus tard, exerçant sur les marchés et les foires un art nouveau, et quel art.

Dès la fin de 1797, Mourguet opère en plein vent les patients qui se présentent à lui avec une mâchoire douloureuse.

La scène est classique. Après un boniment approprié et notre praticien improvisé a la parole facile, tout autant que le davier, un compère habile, dissimulé au dernier rang, se dirige vers l'homme de l'art. Une joue énorme disparaît à demi sous une bande d'étoffe blanche et avec une mimique expressive, le malheureux déclare souffrir d'un mal atroce.

Mourguet le fait asseoir, l'instrument d'acier

plonge entre les chicots noirs et, tandis que le compère pousse un cri sourd, notre chirurgien retire son outil et ramène une magistrale molaire. Une application de baume ou d'onguent, achève la guérison, et le patient, débarrassé de son bandeau, s'éloigne, en se déclarant satisfait.

Aussitôt, vingt clients se précipitent. Mourguet soigne, plombe, nettoie, arrache, et surtout, vend à un prix rémunérateur, ses drogues souveraines, qui n'ont cependant pas une action aussi rapide lorsqu'elles sont appliquées sur les gencives d'un patient non initié.

Entre deux voyages, quand il regagne Lyon, c'est encore ce même art qu'il exerce, soit à domicile où il se rend suivant le bon désir des malades, soit dans les rues et sur les places publiques, soit enfin, chez lui, où il a ouvert une sorte de cabinet dentaire qui, sans doute, ne manque pas de pittoresque.

Pour attirer la clientèle, il a même imaginé d'adjoindre à son officine de dentiste une façon de petit théâtre de marionnettes, renouvelant en cela la manière de Jean Briocci, dit Brioché, lequel, également maître en l'art d'extraire les dents, montrait, près d'un siècle et demi plus tôt, les marionnettes aux badauds parisiens du Pont-Neuf. C'est ainsi, sans le savoir, que Mourguet, par un chemin détourné, découvre sa véritable vocation.

Pour l'instant, il ne s'agit que d'imiter ce qui

a déjà été fait ailleurs. Polichinelle ou Girolamo, Pierrot ou Colombine, Cassandre ou Pantalon, tels sont les partenaires que fait évoluer dans son petit théâtre de toile peinte, Laurent Mourguet.

Les spectateurs s'amuseant des réparties de Polichinelle et Mourguet commence à pressentir sa voie.

La farce achevée, l'acteur chirurgien enchaîne son boniment, reprend le davier et avec une dextérité d'homme de l'art pratique sans douleurs les plus étonnantes extractions.

Les spectateurs qui riaient tout à l'heure des poupées grimaçantes s'amuseant des grimaces humaines qui ne sont pas la plupart du temps les moins réussies.

Le soir, lorsqu'il regagne son logis du quartier Saint-Paul, il fait encore une fois, paternellement, s'agiter devant les regards admiratifs de ses bambins, ses mignons personnages de carton.

Les marionnettes auxquelles il est venu comme à un accessoire publicitaire, les marionnettes qui ne paraissent dans son travail que comme un moyen d'attraction vont bientôt prendre une place de premier plan. Elles seront sa vie, il leur donnera toute son âme, sa grande âme simple de brave homme et tout son cœur de canut lyonnais.

*
* *

Sur les foires, il a côtoyé et fréquenté les saltimbanques montreurs de marionnettes qui, s'inspirant des pupazzi transalpins, amusent les foules. Le métier de charlatan qu'il exerce avec succès depuis près de six années ne lui plaît, à tout dire, que médiocrement et le bonimenteur, marchand de baumes et de médications, ferait volontiers place à l'amuseur innocent.

En Avril 1804, Laurent Mourguet monte dans le quartier des Brotteaux un humble théâtre de marionnettes dans les jardins du Petit Tivoli ⁽¹⁾. L'installation est des plus sommaires. Un bâti léger de perches supporte quatre toiles peintes qui limitent la salle. Dans l'une de ces toiles s'ouvre la scène qui porte au fronton une lyre et deux flageolets. Un rideau se lève, pour dégager un décor minuscule. Une bande sert de procénium et les puppazziers y viennent accoter leurs personnages de carton lorsque les réparties s'adressent au public.

La clientèle ne manque pas. Les jardins du Petit Tivoli réunissent toute une variété d'attractions, jeux d'adresse, exercices de force, escarpolettes — les *canuts* disent déjà des balançoires — et c'est, aux jours de printemps, un défilé ininterrompu de promeneurs.

C'est l'époque où l'on chante, parodiant un refrain populaire rhodanien :

(1) A l'angle du cours Morand et de l'Avenue de Saxe.

Allons aux Brotteaux ma mie Jeanne,
Allons aux Brotteaux, car il fait beau.
Nous y mangerons une salade,
Nous y danserons le rigaudon (1).

et les canuts ne se font pas prier pour s'y rendre.

Pour jouer dignement, il faut à Mourguet un compère, et c'est en la personne d'un comédien forain, Ladré Lambert Grégoire, plus connu sur les champs de foire sous le nom de père Thomas, que Laurent Mourguet va découvrir celui qui sera, de longues années, son collaborateur et son ami.

Originaire des Ardennes, puisque né à Givet en 1770, le père Thomas connaît Mourguet depuis cinq ans. Au cours de leurs voyages réciproques, il leur est arrivé souvent de s'installer côte à côte dans le plein vent des marchés, l'un pour jouer ses parades et débiter ses chansons, le second pour exercer l'art dentaire.

Ensemble, ils vont essayer d'amuser le public lyonnais. Leurs thèmes s'inspirent du répertoire des théâtres de marionnettes ; et, comme chez les derniers survivants de la *Commedia del Arte*, les réparties sont improvisées sur un canevas conducteur, au gré des artistes qui ajou-

(1) Ce refrain est une ancienne chanson du dauphiné rhodanien. Le félibre Maurice Rivière — qui fut le beau-père de Frédéric Mistral le signale à ce titre dans l'un de ses ouvrages.

tent, retranchent, brodent sur le sujet, suivant leur inspiration du moment et leur fantaisie.

A la saison suivante, Mourguet s'installe au Jardin Chinois, en face même des jardins du Petit Tivoli. Ce ne sont pas seulement, comme on est tenté de le croire et comme on l'a trop souvent dit, les enfants qui fréquentent le Théâtre de Mourguet et celui du père Thomas, car cette année là, les deux compères, pour des raisons que l'on ignore, ne sont plus *de collagne* ⁽¹⁾ et font bande à part.

La popularité de l'un et de l'autre est grande et, dans une sorte de revue de l'époque, l'acteur Desessarts chante un couplet qui consacre cette faveur accordée par le public :

Au célèbre Thomas,
Chacun court à grands pas
Pour entendre ses sornettes
Sans être bien subtil
On voit qu'il a le fil
De ses marionnettes...

Est-ce pour se venger spirituellement de ce divorce, on ne peut l'affirmer, mais c'est cette année-là que Mourguet crée à l'image de son concurrent et collègue le premier personnage du Théâtre Lyonnais de Guignol : Gnafron.

A Lyon, les *pejus* ou les *gnaffres* sont les sa-

(1) Association entreprise à intérêts communs. (*Littre de la Grand'Côte*).

vetiers regrolleurs et c'est à cette corporation que Laurent Mourguet rattache son nouveau pantin, dans la bouche duquel il met des expressions locales et qui fait aussitôt, avec sa faconde bien lyonnaise, sa trogne réjouie et son nez rubicond, la conquête du public *canezard*.

L'hiver suivant, Mourguet décide de ne pas abandonner un métier, qui, tout en lui plaisant, lui permet de vivre. Au rez-de-chaussée de la maison dans laquelle il habite, place Boucherie St-Paul, il dresse son *castelet* et ouvre le premier petit théâtre sédentaire où il exhibe ses marionnettes.

Dans ce même quartier Saint-Paul, un siècle et demi auparavant — en 1653 exactement — Jean-Baptiste Poquelin dit Molière, notre grand Molière a, dans une salle de Jeu-de-Paume, aménagé son théâtre et peut-être est-ce un peu de l'âme du grand comédien que va retrouver en ce lieu celui qui, sur le plan régional, ressemblera tant à l'immortel auteur-acteur du Grand Siècle.

Le Théâtre Mourguet offre d'ailleurs, si l'on en croit les chroniqueurs de l'époque, un spectacle varié. Sur l'étroite scène du *castelet*, les ombres chinoises, alors fort en vogue, succèdent au jeu des marionnettes, et des intermèdes sont assurés par le père Thomas qui a repris du service dans la maison Mourguet (la séparation a été

de courte durée) et qui déclame et chante les refrains connus, à la grande joie du public.

A cette même époque, Laurent Mourguet est embauché comme machiniste, artiste et mécanicien à la crèche de la rue Noire, non loin de la maison de son oncle. Dans cet établissement, sont représentées des sortes de pastorales, mettant en scène la Naissance du Christ, la Marche des Rois Mages à l'étoile radieuse et autres épisodes bibliques. Le jeu des marionnettes est plus compliqué et Mourguet, consciencieusement, travaille à rendre le maximum. Il joue le rôle du père Coquard, homme du peuple et commentateur du mystère représenté, qui tient dans le déroulement de l'action des marionnettes un rôle prépondérant.

Ainsi, toute l'âme et l'activité de Laurent Mourguet sont désormais consacrées à la distraction de ses semblables.



GNAFRON

CHAPITRE IV

La Naissance de Guignol

Le public est un grand enfant qui se lasse vite des choses. Les représentations de marionnettes paraissent fastidieuses ; les esprits ont changé, le spectacle doit suivre. On a bien renouvelé le genre à diverses reprises ; aux pupazzi italiens, à Pulcinello, à Girolamo, à Arlequin, souvent banal et terre à terre, on a, chez nous, substitué notre Polichinelle contrefait, notre gracieux Pierrot, l'accorte et souriante Colombine, Gilles, poltron et vaniteux, Jocrisse, niais et bon garçon. N'importe, le public connaît tout cela. Depuis deux siècles, il est abreuvé sur chaque marché, à chaque fête, des mêmes réjouissances, ces personnages qu'il a aimés et applaudis, il est blasé de les rencontrer à chaque pas sur les places publiques. Il faut rénover ; Mourguet le sent, et c'est à quoi il va s'employer.

Le succès rencontré par Gnafron a prouvé à son créateur que les spectateurs n'attendent qu'un peu d'initiative pour accorder à nouveau leur faveur aux marionnettes, et cet essai lui a montré la voie à suivre.

Comme il a, dans le buis, taillé Gnafron à l'i-

mage de Grégoire Ladré, c'est à son portrait qu'il va réaliser Guignol, le nez camard, la bouche large et l'œil éveillé ; le *salsifis* de Jocrisse ajoutera au pittoresque du personnage.

Peut-être est-ce également à l'image de son épouse, bonne et douce, qu'il créera Madelon. Autour de lui, il observe et découvre toute une comédie humaine. Un propriétaire pingre et râpé, peut-être le sien, lui fournira le type de Canezou ; les amis, avec lesquels il va de temps à autre vider un pot de Beaujolais, le mitron boulanger, le rentier du deuxième étage, la douairière de la rue du Bœuf, le médocastre de Sainte-Foy, qui soigne son beau-père, lui apporteront successivement, Titi ou Cadet, Tardiveau, Madame Grosminet et le Docteur Molasson.

A tout ce petit monde, que ses auditeurs vont reconnaître, qu'ils voient évoluer quotidiennement autour d'eux, qu'ils pourraient désigner d'un nom, il faut que Mourguet donne un esprit, un cœur, une âme.

Le succès ne viendra, et il l'a fort bien compris, que si les gens auxquels il s'adresse se retrouvent dans les marionnettes avec leurs qualités et leurs défauts, car, rien ne fait autant rire le spectateur que les défauts qu'il a lui-même, et qu'il attribue à autrui, lorsque, par le truchement du jeu et de la comédie, on les lui fait toucher du doigt.

Par surcroît, les poupées de Mourguet seront lyonnaises, de caractère et d'esprit.

Guignol, sera le *canut*, l'éternel *canut* lyonnais que le folklore appellera plus tard, le père Bat-tandier, Madelon sera la tisseuse *canuse*, bonne fille, un brin chipie, suivant les jours ; Gna-fron, conseiller philosophe, apparaîtra comme le Diogène de la collection, mais un Diogène un peu podagre et intempérant, Canezou, sera l'avare usurier, le propriétaire intraitable qui dépouille et exploite son locataire, et que personne ne tient en estime.

Dès lors que le langage, les soucis, les désirs, les satisfactions, les aspirations, les rêves et l'ambition que Mourguet prête à ses petits pantins sont ceux-là mêmes des auditeurs, dès lors que le bon peuple lyonnais retrouve en eux ses joies et ses peines, le succès de Guignol est assuré.

C'est vers cette époque, de 1805 à 1808, que, pour la première fois, paraît Guignol ⁽¹⁾.

(1) Le personnage s'est-il appelé ainsi dès l'origine ? Quelle est la raison de ce patronyme singulier, faut-il admettre avec Janis Onofrio, qu'il vient du mot « guignolant », expression qui aurait été employée avec le sens de drôle et de risible par un ami de Mourguet, faut-il, avec Etienne Ducret, lui donner la même origine mais en l'attribuant à un mot usité dans la région du Péage-de-Roussillon et par lequel les spectateurs auraient un jour qualifié le théâtre Mourguet — le mot « guignolant » est bien employé

Mourguet l'anime et donne la réplique à Grégoire Ladré qui personnifie Gnafron. En déguisant leurs voix, nos deux compères complètent la distribution de leur répertoire.

D'emblée, la popularité de Guignol s'impose. Il y a foule, certains soirs d'automne ou d'hiver, sous le plafond voûté du logis Mourguet, place Saint-Paul, pour assister aux représentations.

Avec l'aide des aînés, Jeanne Esterle élève la nombreuse famille que lui a donnée Laurent. En effet, aux cinq premiers enfants sont venus s'ajouter le 8 Août 1800, Charlotte-Françoise, le 25 Décembre 1803, Jean-Gilbert, le 22 Novembre 1804, Rose-Pierrette, et enfin, le 28 Août 1809, Jean-Claude.

L'art et le talent de Mourguet et, plus encore, son activité et son esprit d'initiative toujours en éveil, assurent les besoins de la famille.

En compagnie du père Thomas, il parcourt inlassablement les divers quartiers de la ville et les environs de Lyon. Partout, il est fêté et le

dans cette région avec ce sens et non avec le sens malchance que lui confère la *Litré de la Grand-Côte* mais je ne sais si l'usage en est antérieur ou postérieur —, faut-il penser, avec Félix Desvernay, qu'il vient de Tord-œil ou de Guigne-œil et que les gones l'auraient ainsi baptisé, faut-il croire, avec Léon Ritor et Gaston Baty, que le mot vient de Chignolo, bourg de Lombardie dont serait originaire le personnage qui aurait servi de modèle à Mourguet, voilà une question que nous ne trancherons pas.



MADELON

prestige de Guignol augmente. Les années passent et Mourguet rêve toujours d'étendre son théâtre, de lui donner plus d'ampleur. Pour remplacer le père Thomas, qui n'est plus très ingambe et manifeste le désir de prendre quelque repos, il embauche un jeune homme. En 1820, il trouve enfin sa grande troupe.

Mourguet a de la famille et c'est là qu'il va chercher ses acteurs. Tout enfants, Etienne et Rose-Pierrette ont assisté aux petits spectacles que leur père faisait pour eux seuls, à la veillée, après une longue et pénible journée de labeur.

Dans leur mémoire, ils ont le souvenir des expressions drôles, les trouvailles dont Mourguet, lui, ne se souvient même pas, car, avec sa façon de naturelle, il en découvre chaque jour de nouvelles et de mieux appropriées qu'il ne retient pas davantage.

Ce sont eux qui vont, sous la conduite du père, former cette première troupe, dans laquelle figure déjà, depuis que le père Thomas n'est plus de tous les voyages, le futur mari de Rose-Pierrette, Claude-Louis-François Jossèrand, ouvrier chapelier, lequel, tout comme son patron, se sent plus attiré par la vocation de puppazzier que par le métier auquel l'ont destiné les projets paternels.

Avec eux, Mourguet va parcourir toute la région ; successivement, on peut noter son passage à Villefranche, Thizy, Amplepuis, Tarare,

Pontcharra-sur-Turdine, Belleville-sur-Saône, Montmerle, Bourg, Trévoux, Vienne, Le Péage-de-Roussillon, Condrieu, Givors, Rive-de-Gier, Saint-Chamond, Saint-Etienne, Roanne, etc...

Partout la foule accourt : enfants, paysans, citadins ; partout les applaudissements sont unanimes, et partout ce sont les mêmes pièces, les pièces du répertoire de Mourguet, ces pièces imaginées et pensées par lui et qui constitueront par la suite ce que j'appellerai le répertoire classique du Théâtre Guignol.

CHAPITRE V

Le Répertoire de Guignol

Elles sont bien caractéristiques ces pièces du répertoire classique de notre petit théâtre régional dans lequel figurent toutes les pièces de Mourguet et quelques autres.

Les pièces de Mourguet ont une saveur que rien n'approche, et cependant, il n'y a eu pour nous les transmettre que la tradition, puisque Laurent Mourguet n'écrivait rien que des canevas sommaires sur lesquels il improvisait suivant son idée, ajoutant ou retranchant, émailant son débit d'apartés appropriés aux événements du jour et de réflexions savoureuses.

Les pièces qui composent ce répertoire classique ont été recueillies par les collaborateurs et les continuateurs de Mourguet ; elles ont été écrites, revues, corrigées, augmentées tout d'abord, par leur auteur lui-même, car il est bien permis de supposer que Rose-Pierrette et Etienne, sous la direction de leur père, mettent à profit les loisirs de leur vie nomade, pour constituer les livrets de ce répertoire, jusqu'alors inexistant.

Ces œuvres sont nettement reconnaissables ; on y peut faire figurer : *Le pot de confitures*, le

Marchand d'Anguilles, le Marchand de Veaux, le Testament, les Frères Cog, les Couverts volés, le Portrait de l'Oncle, les Conscrits de 1809, les Souterrains du Vieux Château, A la Belle Etoile, Chantera, chantera pas, la Racine d'Amérique, le Caniche, le Lait d'Anesse, la Consulte naturellement le Dentiste, qui est l'évocation même de l'ancien métier de son auteur et le *Déménagement* toujours si caractéristique et si goûté.

Toutes ces pièces fourmillent d'esprit, d'observations justes, de vie, de truculence, d'entrain, et la plupart, ont un sens profond, car, tel Molière, Mourguet sait par le comique et le grotesque, par le généreux et le cuistre, donner une leçon et faire réfléchir.

Ce répertoire classique, c'est encore lui qui fait le plus légitime succès des soirées de Guignol, c'est lui que les spectateurs aiment voir et revoir en dépit de sa naïveté, de son côté farce, c'est lui qui subsiste depuis un siècle, intact, car il n'a été ni amoindri, ni supplanté par les comédies et les parodies représentées postérieurement, lesquelles sont en partie dues à Eugène André, Louis Henry, Francisque Savy, et nombre d'auteurs, moins connus.

Parmi les œuvres postérieures, certaines sont dignes de prendre place dans le répertoire classique pour contribuer, par leur verve, à la maintenance de nos traditions et au rayonnement de notre folklore régional.

CHAPITRE VI

Le Langage de Guignol

Guignol a son franc parler, il ne craint pas d'employer dans ses *gandoises* et ses propos l'expression juste, l'expression qui sait être drôle sans cependant être triviale et qui procède de l'humour le plus sain et le plus franc.

Sans doute n'est-ce point la langue académique, à moins qu'il ne s'agisse de la docte compagnie des Pierres-Plantées ou de celle du Gourguillon, et la plupart des mots ne figurent au Littré que si l'on fait état de celui de la Grand-Côte.

Guignol emploie le langage populaire du vieux Lyon, qui, comme tout langage populaire, est assez libre, mais le vocabulaire de Guignol est un argot qui ne manque pas de sel, ni d'allusions imagées. Il suffit d'ailleurs de consulter l'ouvrage de Nizier du Puitspelu, pour constater que Guignol ne parle pas un argot de bas étage, le langage lyonnais a ses lettres de noblesse, et, si l'on creuse un peu l'étymologie de ses mots, on s'aperçoit bien vite que plusieurs d'entre eux se réclament de racines latines et sont souvent plus proches du sens originel que

ne l'est, dans notre langue nationale, le mot correspondant.

Vieux langage lyonnais, langage teinté d'oïl et d'oc, auquel l'accent caractéristique des autochtones de la cité de la soie donne toute sa valeur et qu'il rehausse de ses inflexions, c'est Guignol qui, le mieux, a contribué à ton rayonnement.

Ce langage, Mourguet n'a nul besoin de le rechercher, ni de l'inventer, ce langage, il lui suffit pour en apprécier toutes les finesses, d'écouter deviser, le soir, son père et ses amis ; ce langage, qui tend aujourd'hui à disparaître, est alors le seul employé.

Tenant sur son poing et animant, à l'aide du pouce et de l'index, les membres supérieurs de sa poupée de buis, Mourguet apparaît bien comme le mainteneur de notre folklore lyonnais, comme le précurseur de ceux qui viendront après lui, tels Nizier du Puitspelu, Marius Bardoire, Athanase Duroquet, Johanny Bachut, Claudius Canard, Thomas Bazu, et nombre des Amis de Guignol, former une sorte de félibrige pour l'observance des traditions locales.

Les félibres lyonnais n'ont pas cherché le poème lyrique, bien que Guignol ne manque souvent pas de lyrisme. Ils sont restés sur le terrain de l'humour, ils ont suivi Mourguet dont le comique, qui fait pouffer, atteint parfois au pathétique et au poignant.

Tels qui se sont, par snobisme, inclinés devant le provençal, le bas-breton ou le basque, ont déclaré par avance ne rien entendre aux expressions de notre langage lyonnais, comme tels autres, qui se pâmaient d'aise devant l'écran où s'agitait naguère Charlie Chaplin aux trouvailles parfois géniales, considèrent à tort le théâtre Guignol, comme un spectacle enfantin.

CHAPITRE VII

Têtes de Bois et Cœurs d'Or ou la Philosophie de Guignol

Philosophe, Guignol l'est sans le savoir, comme Monsieur Jourdain était prosateur, il possède nettement cette psychologie populaire : le bon sens, et il en use à bon escient.

Son bâton, ce bâton qu'il a hérité des marionnettes anciennes, nous venge de tous les coups de pieds que nous n'avons pas donnés dans le derrière du prochain ; ce bâton, son possesseur le met au service du faible contre l'oppresseur, au service du droit contre le fourbe, au service du sincère contre le cuistre et le pleutre.

Au fond, cette philosophie que nous nous plaisons à noter dans Guignol, c'est la philosophie même de Mourguet, cette philosophie qui nous fait découvrir en nous les plus profondes et les plus limpides veines d'humanité.

Mourguet a senti tout ce qu'il fait exprimer à son pantin, il a souffert de l'injustice et de l'hypocrisie des hommes et de l'égoïsme. Avec ses souvenirs, parfois douloureux ou cuisants, avec le fruit de ses observations, il a trouvé le don de nous amuser, le don de faire rire, le don de trans-



CANEZOU

former par le langage la platitude, d'animer la sottise, de renouveler la farce de l'antiquité.

On ne mesure pas toujours, dans la vivacité des réparties, la métaphysique qui s'y cache, on ne décèle pas de prime abord dans les expressions du parler *canezard* qui fait pouffer la sagesse qui s'y dissimule. Cette philosophie cependant on la retrouve à toutes les pages du répertoire classique, c'est elle qui fait accepter aux petits héros du castelet, comme Mourguet les accepta lui-même, les revers, les coups du sort, et parfois, la faim et les privations qu'il faut résoudre avec quelques expédients assaisonnés de bonne humeur.

Cette sagesse dont fait montre le pantin lyonnais, on lui rend hommage dès l'origine et, dans la Gazette de Lyon, nous lisons en 1847 : « Guignol, c'est le bon Lyonnais représenté par un personnage mythique, un peu exagéré il est vrai, mais qui le résume parfaitement. Guignol cache, sous une apparence des plus simples, presque niaise, mais pas à la manière des jocrisses pourtant, un esprit toujours prompt à la réplique, fertile en expédients et un cœur plein de droiture et de probité. On en rit au commencement de la pièce, à la fin, on l'applaudit pour quelques bons tours qu'il vient de jouer, ou une bonne action qu'il vient de faire. »

CHAPITRE VIII

Le Triomphe

Entre 1830 et 1840, Laurent Mourguet arrive au couronnement de sa carrière. Il exploite, avec son fils Etienne, l'aîné et son gendre, Louis-François Josserand, le Café du Caveau des Célestins qui est la première salle permanente de théâtre Guignol.

Nous trouvons, en 1844, dans *Le Flaneur*, un article consacré à : Un lyonnais célèbre Guignolle (sic), qui nous dépeint ce lieu, et, quelques années plus tard, la *Gazette de Lyon* en donne cette description : « Une cave oblongue, avec le théâtre au fond et son rideau qui représente le quai des Célestins. La bière mousse sur toutes les tables, cette bonne bière de Lyon, que vous connaissez et aimez tous, la fumée des pipes monte en spirales à la voûte et vous couronne de ses nuages blanchâtres ; dans les entre-actes, une musique bizarre, mais qui n'est pas sans harmonie, domine les lazzis des buveurs. Si quelquefois vous avez passé une soirée d'hiver les pieds sur vos chenets, seul dans un grand fauteuil, à lire Hoffman, vous retrouverez chez Mourguet, ces scènes de brasseries qui lui inspiraient tant

de merveilleuses histoires. Quant aux habitués du lieu, ils ne portent pas de gants de paille et des bottes vernies, mais sous ces dehors peu élégants, battent des cœurs qui en valent bien d'autres. Ce sont d'honnêtes travailleurs qui, le soir, viennent oublier les labeurs de la journée, avec leur tabac, leur choppe de bière et les pointes de Guignol. »

En dehors de ce centre officiel, la troupe se déplace fréquemment dans les environs. C'est parfois Etienne Mourguet qui part avec son épouse, Jeanne Toussaint Blanchard et parfois c'est le ménage Josserand, autrement dit, Louis-François et Rose-Pierrette, qui, laissant à la grand-mère leur petite famille, s'en vont par les villes, porter un peu de gaieté et de distraction.

Laurent Mourguet est de toutes ces expéditions, en dépit de son âge. On prend la diligence pour Givors ou pour Vienne, et le soir même, on dresse le *castelet* sur la place ou dans les entrepôts retenus à l'avance et où l'on a coutume de jouer.

La troupe de Mourguet revient même périodiquement et régulièrement dans certaines agglomérations où elle sait retrouver un public qui l'apprécie et qui serait désireux de l'avoir bien à soi et de la conserver.

Est-ce pour cette raison et pour aller animer un de ces théâtres intermittents que Mourguet se sépara de ses enfants, on ne sait.

A la fin de 1840, il abandonne le Caveau des

Célestins à son fils et à son gendre et part pour Vienne où il a projeté de se fixer jusqu'à la fin de ses jours.

Les hardes et les quelques meubles qui sont dans le logement de la place Boucherie Saint-Paul, sont chargés sur le bateau d'un ami marinier, et c'est par le fleuve que Laurent et sa femme gagnent leur nouvelle résidence.

CHAPITRE IX

Le Ménage, 1527

Ce n'est point là, que le lecteur se rassure, le titre d'un roman policier.

Au cours de ses pérégrinations de forain et de dentiste ambulant, Laurent Mourguet a souvent logé au passage dans les auberges de l'ancienne capitale des Allobroges et, sans nul doute, le site lui a-t-il plu particulièrement, puisqu'il décide de venir s'y installer pour y vivre ses vieux jours.

Si le métier de montreur de marionnettes lui a permis de faire honorablement ses affaires, il ne lui a pas procuré de rentes et il va falloir continuer à travailler.

Laurent Mourguet et son épouse, qui ont avec eux leur petit-fils, Michel Josserand, s'installent rue des Serruriers ⁽¹⁾.

Lors du recensement de 1841 ⁽²⁾, Mourguet loge à cette adresse et figure sur les registres pour cette rue, sous la rubrique du ménage 1527. Le préposé au recensement effectué sous la surveillance du maire de Vienne, Mermet, a noté :

(1) Aujourd'hui, rue Poète-Martial.

(2) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Vienne.

n° 141, Morguet (sic) Joseph, n° 142, Tuissier (sic) Jeanne ⁽¹⁾, n° 143, Josserand Michel, tous trois avec la profession de journaliers.

Il faut donc bien supposer, que Mourguet exerce un autre métier que celui qui, jusqu'alors, avait été le sien. Dans la ville ouvrière et active qu'est Vienne, le travail ne manque pas. Les ateliers familiaux des drapiers-drapants emploient pour le transport des pièces dans les ateliers de foulage et d'apprêt, de nombreux journaliers, et c'est une occupation qui, si elle n'est pas très rétribuée, ne nécessite pas un long apprentissage et par surcroît, laisse l'esprit libre.

Le soir venu, la soupe mangée, ils vont tous trois faire une promenade sur le quai du Rhône, au bord de ce fleuve qui caresse, au passage, les berges de Lyon et leur apporte comme un peu de la grande cité où ils sont nés, où ils ont vécu, où leur famille continue, sous les feux des girandoles, à faire mouvoir les petits personnages de bois.

Volontiers causeur, et d'humeur réjouie, Laurent Mourguet n'a pas été long à se faire quelques amis et sont aussi ses amis les enfants du quartier, qu'il fait rire par ses propos et ses histoires, et qui écoutent sans se lasser ce brave

(1) Les noms sont orthographiés ainsi, sans doute en raison de la mauvaise écriture des intéressés qui remplirent illisiblement le questionnaire remis.

homme à l'allure de grand-père.

En lui cependant Mourguet porte la nostalgie de son petit théâtre. Un septuagénaire ne peut renier sa vie et on ne se déshabitué pas aussi facilement de ce qui a été une raison d'être, un métier, une vocation.

Il se souvient avoir jadis, alors qu'il conviait les patients à venir user de ses onguents et du baume d'acier de son davier, installé son petit castelet sur le champ-de-Mars, et naguère encore, avec sa grande troupe, donné là, représentations. Il a vu rire les drapiers comme il voyait rire les *canuts*, car il existe entre eux de nombreuses affinités et, de soie à laine, il n'y a pas beaucoup de différence jusque dans les termes de métier. L'accent lui-même, cet accent si drôle du canut, se retrouve dans la bouche des compagnons ferrandiniers.

Guignol, fait à l'image du *canut*, Guignol, qui connaît son métier-à-la-tire et son Jacquard sur le bout du doigt, Guignol, qui vitupère contre les fabricants, Guignol, bon enfant du peuple, aura tôt fait la conquête de son nouveau domaine et, le tisserand de la rue de la Poterne ou du quartier de la Cocarde, se reconnaîtra en lui, comme naguère les *taffetatiers* de la Grande-Côte ou du Gourguillon.

Et d'accord en cela avec son épouse, Laurent Mourguet décide de se consacrer à nouveau au théâtre de Guignol.

CHAPITRE X

Le Théâtre Mourguet à Vienne

Non loin de son logement de la rue des Serruriers, Laurent Mourguet découvre rue des Clercs, une salle dans laquelle il pourra, sans difficultés, aménager son théâtre.

Il demande et obtient l'autorisation. Un *cas-telet* est vite construit. Mourguet brosse des décors locaux, sur lesquels le vieux pont de la Gère remplace l'église Saint-Pierre le Vieux et l'angle de la montée du Gourguillon des décors lyonnais.

Un écriteau, pour annoncer l'ouverture permanente de l'établissement, que le crieur public signalera à son de caisse à l'attention des habitants et voici Guignol parti sur son vieux répertoire, pour de nouveaux succès.

Bien qu'il ne s'écoule pas de semaine que le théâtre de Vienne concurrent ne donne des représentations — le mélo est alors fort à la mode — le théâtre Guignol de Mourguet connaît chaque jour, une affluence grandissante.

Des enfants, bien sûr, et des mamans, et des nourrices, et ausssi, tout naturellement, des militaires, puisque l'un ne va pas sans l'autre, sont

le public habituel. Le prix d'entrée des plus modiques reste à la portée de toutes les bourses.

Mourguet est très estimé. Sa simplicité a tôt fait de lui gagner la sympathie des parents et l'on vient, sans se faire prier, applaudir aux gogandises et aux bons tours de Guignol.

Depuis longtemps, les gens qui allaient à Lyon par la diligence avaient parlé du caveau des Célestins. Ils lui ont préparé la voie, et voici que Guignol s'en est venu au fil du Rhône s'installer, et que l'on est aussi bien partagé que la grande ville voisine, mieux même, mais on l'ignore, car on ne sait pas à Vienne, que Laurent Mourguet est le créateur de ce spectacle.

Avec satisfaction, ce dernier voit se développer sa petite industrie artistique à laquelle il compte demander le pain de ses vieux jours. Il escompte également pouvoir envoyer quelque argent à son petit-fils bien aimé, Michel Josserand, car l'enfant ayant tiré un mauvais numéro est parti pour sept ans dans l'artillerie.

Le succès est grand. Hélas, le dimanche 5 Novembre 1843, un accident fâcheux vient troubler dans son essor, le petit théâtre Mourguet.

Voici, d'après les journaux locaux, le récit de cette petite catastrophe.

« Il existe à Vienne depuis vingt ans, lisons-nous dans le *Journal de Vienne* du samedi 11, « un théâtre dont les acteurs ont toujours de « la faveur du public. Heureux le directeur

« de la troupe, il n'a à nourrir que lui-même et
 « son épouse. La recette lui reste toujours, sans
 « partage. C'est là, on en conviendra, un grand
 « moyen de succès. Aussi, le sien n'a jamais
 « failli. Nous voulons parler du théâtre de ma-
 « rionnettes qui, du nom de son principal ac-
 « teur, porte le nom de Guignol ⁽¹⁾.

« Dimanche dernier, au lieu des scènes de
 « gaieté qui y font les délices des bonnes et des
 « enfants, il a présenté un spectacle terrible. Ce
 « théâtre est situé au premier étage d'une an-
 « cienne maison de la rue des Clercs. Au moment
 « où la pièce allait commencer, le plancher s'est
 « enfoncé, et aussitôt, bonnes et enfants, sont
 « tombés pêle-mêle avec les solives et les bancs,
 « dans le rez-de-chaussée. Les secours les plus
 « prompts sont arrivés et l'on a retiré des dé-
 « combres les pauvres spectateurs. Heureuse-
 « ment, personne n'a péri. Quelques enfants ont
 « eu de fortes contusions.

« M. Morguet (sic) le directeur, sa femme et
 « ses acteurs, étaient restés sur une partie du
 « plancher qui n'est pas tombé avec le reste. Le

(1) Cela permet d'établir de façon certaine que Mourguet n'avait fait que réinstaller son théâtre de marionnettes existant précédemment, où il avait, depuis longtemps, l'habitude de venir donner des représentations intermittentes. Le compte-rendu du *Journal de Vienne* permet de fixer, d'une façon certaine, le théâtre Mourguet, rue des Clercs.

« locataire qui occupe le rez-de-chaussée, sous
 « le théâtre, a été assez heureux pour se trouver,
 « au moment de l'accident, dans son arrière-
 « boutique. »

Dans le *Moniteur Viennois* du 9 Novembre, le même récit qui, s'il ne manque sous la plume du chroniqueur, ni de pittoresque, ni de détails, ni de verve, ni même de saveur, paraît du moins un peu fantaisiste.

« Le théâtre de Guignol, d'ordinaire si gai,
 « lisons-nous, a été, dimanche dernier, attristé
 « par un événement des plus graves. Au mo-
 « ment où la foule des bambins et des bonnes
 « d'enfants savouraient (sic) avec délice, les
 « jouissances de leur spectacle favori, au mo-
 « ment où Guignol débitait ses lazzi et ses plus
 « réjouissantes gaudrioles, assaisonnées de for-
 « ce bâton, au moment, enfin, où brigands de
 « la Calabre, gendarmes et bourreaux tombaient
 « sous les coups répétés de l'intrépide Guignol,
 « une partie du plancher de la salle s'est tout-
 « à-coup écroulée. Un grand nombre de specta-
 « teurs ont été entraînés dans la chute et se sont
 « plus ou moins grièvement blessés. On cite une
 « dizaine (sic) d'enfants qui ont été relevés tout
 « sanglants et tout meurtris. Deux ont été trans-
 « portés à l'hôpital dans un fort mauvais état.
 « Au moment de l'écroulement, M. Savignieux,
 « qui habite le rez-de-chaussée, se trouvait dans
 « son domicile, mais, averti par le craquement

« des poutres qui se détachaient, il se sauva, et
 « dans sa fuite, il reçut sur les épaules deux fem-
 « mes qui portaient des enfants dans leurs bras.
 « M. Savignieux n'a eu que de légères contu-
 « sions et les deux femmes ont dû leur salut, ain-
 « si que celui de leurs enfants à cette circons-
 « tance heureuse par le fait qui pouvait cepen-
 « dant leur être fatal à tous. M. Morguet (sic) ⁽¹⁾
 « directeur du théâtre de Guignol ainsi que son
 « épouse, en ont été quitte pour la peur. Mais
 « qu'on juge de leur effroi en voyant leurs petits
 « spectateurs un moment avant si joyeux, en-
 « tassés tout-à-coup pêle-mêle, et jetant sous
 « les décombres des cris perçants de douleur
 « et de détresse. Qu'on juge aussi de l'inquiétu-
 « de des mères de famille venant chercher leurs
 « enfants au milieu de cette scène de désolation.
 « Le souvenir de cette catastrophe restera long-
 « temps gravé dans la mémoire des petits habi-
 « tués du théâtre Guignol et de son vieux et
 « bon directeur ⁽²⁾, tout désolé de cet événement
 « déplorable. »

Ainsi, une fois de plus, le sort semble s'a-
 charner sur Mourguet qui n'est heureusement
 pas homme à se laisser abattre.

Il ne va pas laisser ses poupées de bois au re-
 pos, il ne va pas se désintéresser de ce métier
 d'amuseur qui assure le pain de ses vieux jours.

Une salle de théâtre de Guignol se trouve plus
 aisément qu'une grande scène, et Mourguet ins-

talle son *castelet* rue des Peaux-Belles, au n° 7, et s'en vient habiter à proximité de son nouveau théâtre, dans la maison qui porte aujourd'hui le n° 23 de la rue des Clercs.

Il y aura encore, à Vienne, de bonnes soirées de triomphe pour le petit pantin lyonnais et pour son génial créateur.

5

(1) Les deux journaux locaux, tout comme les actes civils Viennois, orthographiaient Morguet.

(2) Voilà qui témoigne bien de la bonhomie de Mourguet.

CHAPITRE XI

La Mort du Marchand de Guignol ⁽¹⁾

La popularité de Mourguet est grande à Vienne. Les enfants l'ont baptisé le « père Guignol »⁽²⁾ et le surnom lui est donné couramment par les gens de tous âges.

Fréquemment, le père Guignol se rend chez l'écrivain public pour répondre aux lettres que lui adresse de Lyon, son petit-fils, canonnier au 14^e régiment d'Artillerie au quartier Pin, à Per-rache. Mourguet a d'ailleurs recours à l'homme de plume assez souvent pour sa correspondance, fort heureusement minime, et pour l'expédition de ses affaires courantes.

A la fin de novembre il dicte l'épître suivante, toute imprégnée de sagesse et de senti-

(1) Un Viennois nous a rapporté avoir connu, 23, rue des Clercs, une vieille femme qui répétait souvent : « c'est dans ma chambre qu'est mort le marchand de Guignol ».

(2) Après Mourguet, d'autres montreurs Viennois de marionnettes, en particulier, le père Michalet, ont bénéficié du même surnom.

ment. Il semble, sentant sa fin prochaine qu'il ait voulu faire au jeune homme ses ultimes recommandations avant de mourir.

Vienne, le 25 Novembre 1844.

Mon cher fils,

Nous avons reçu ta lettre avec plaisir et nous avons appris avec satisfaction que ta santé est bonne. Nous t'engageons à te bien conduire et d'être toujours soumis à tes chefs ; c'est le seul moyen pour mériter leur estime. Tu trouveras ci-inclus un mandat de trois francs payable sur la poste, tu connais nos moyens ; c'est tout ce que nous pouvons faire pur le moment. Nous avons appris la mort de la tante Esterle ; ton oncle désirerait bien te voir. Si tu as un jour disponible tu peux aller le voir, tu lui feras plaisir. Aussitôt la réception de notre lettre, fais nous réponse et marque nous si la Mariette t'a envoyé des chaussettes et un tricot. Je t'enverrai une paire de chaussettes à la première occasion. Sous peu nous irons à Lyon et nous aurons le plaisir de te voir. Nous t'embrassons de cœur. Ton père et ta mère : Murguet ⁽¹⁾.

(1) L'écrivain public signera toujours Murguet.

On voit l'affection toute paternelle dont Laurent et sa femme entourent leur petit-fils. Ils l'iront voir bientôt et en attendant lui envoient un peu d'argent, de cet argent si âprement gagné.

L'hiver s'annonce rude. Dans la salle de son Théâtre, Laurent Mourguet prend dans son *cas-telet*, tel Molière en scène, le mal qui va l'emmenner.

Souffrant, il n'a qu'un désir, revoir son petit-fils, et le vendredi 27 Décembre, le voyant plus mal, son épouse se rend chez l'écrivain public, afin d'adresser au jeune homme, une lettre, pour le prier de venir. Hélas ! la missive parviendra trop tard à son destinataire.

Le mal est allé en empirant. Le 29 décembre au soir, Laurent Mourguet est très fatigué. C'est un Dimanche, à l'heure où l'on ferme le rideau des petits théâtres, que le « père Guignol » entre en agonie et le lundi 30 décembre, vers cinq heures, au petit matin, il expire dans les bras de celle qui, sa vie durant, partagea avec lui les heures laborieuses et les heures de joie familiale.

Le créateur de Guignol a rendu au créateur de toutes choses sa belle âme de brave homme et de simple.

Après avoir procédé à l'ultime toilette, deux voisins vont à la mairie faire la déclaration du

décès, que le préposé à l'Etat-Civil enregistre aussitôt.

« Le 30 Décembre 1844, à 9 heures du matin, par devant nous, Antony Tremeau, adjoint au maire de Vienne, remplissant les fonctions de l'état civil, ont comparu, Joseph Chautant, drapier, âgé de quarante-deux ans, et Joseph Thozet, lissierand, âgé de cinquante-huit ans, domiciliés à Vienne, lesquels nous ont déclaré que, Laurent Morguet (sic), saltimbanque ⁽¹⁾, époux de Jeanne Esther (sic), âgé de soixante-treize ans, natif de Lyon, demeurant rue des Clercs, est décédé dans son domicile, ce matin, à cinq heures.

« Après nous être assuré du susdit décès, lecture du présent acte a été faite, le sieur Chautant a signé avec nous, non ledit Thozet pour ne savoir, de ce requis.

Suivent les signatures : Chautant, Tremeau ⁽²⁾.

Ce même jour, le facteur apporte la lettre du petit-fils, la lettre par laquelle il envoie, suivant la bonne tradition, ses vœux et souhaits de nouvel an à son grand-père et, dans le silence de la demeure où désormais elle sera seule, Jeanne Esterle, séchant ses larmes, dicte à l'écrivain public, la missive qui va porter à l'enfant la terrible nouvelle.

(1) Le mot n'a rien de méprisant à cette époque.

(2) Archives de l'Etat-Civil de Vienne.

Vienne, le 30 Dcembre 1844.

Mon cher fils,

« Je réponds à ta lettre datée du 27 courant.
« J'ai accueilli avec empressement tous les
« vœux que tu formes pour nous et je ne peux
« que t'en témoigner ma reconnaissance et te
« souhaiter une année meilleure que celle que
« nous venons de passer. Je suis étonnée de ce
« que tu ne me parles pas d'une lettre que je
« t'ai écrite vendredi, par laquelle je t'annon-
« çais la maladie de ton grand-père et te priaï
« de venir le voir par permission. Mon cher fils,
« le ciel vient de me frapper d'une façon bien
« funeste. Je viens de perdre ce que j'avais de
« plus cher au monde : ton grand-père, n'est
« plus ; il est décédé ce matin, à 5 heures 1/2. Il
« serait impossible de te peindre ici, mon ennui
« et mon chagrin, je n'ai plus personne au mon-
« de, et je suis seule et isolée, sans consolation.

« Je regrette que tu n'aies pas reçu ma lettre
« à temps, car ton grand-père t'a demandé dans
« sa maladie. Tu dois juger quel doit être mon
« chagrin. Si tu pouvais venir me voir, tu me
« ferais plaisir, et ce serait pour moi, un sujet
« de consolation.

« Par ta réponse, marque moi où je pourrai

« te faire parvenir quelque argent, sans la voie
« de la poste, et où l'on ne te le retiendra pas.
« Adieu mon cher fils... je t'embrasse d'amitié,
« et suis ta bonne grand'mère. »

Veuve Murguet.

Là-haut, sur la colline, dans la petite nécropole viennoise, va dormir de son dernier sommeil le génial montreur de marionnettes, qui nous a légué le type le plus parfait, le plus naturel, le plus caractéristique par le langage et les traditions, le plus jovialement gouailleur de notre patrimoine folklorique.

Mourguet n'est plus. Vive Mourguet, dont la dynastie n'est pas près de s'éteindre et dont les descendants montreront longtemps encore, dans les *castelets* lyonnais ou dans le plein vent des places publiques et des carrefours, les poupées célèbres qui assureront à leur auteur, avec la reconnaissance posthume de ses compatriotes, l'immortalité.

Depuis la mort de Laurent Mourguet, un siècle s'est écoulé. Les hommes qui savaient se divertir sainement et s'amuser de peu ont aspiré à des jouissances nouvelles. Les pantins dédaignés ont quitté le boulevard pour faire place aux écrans et se retirer dans quelques petits théâtres. A Lyon cependant, la faveur dont jouissait Guignol est

restée grande ; elle n'est pas, nous l'espérons, en voie de disparaître.

A la surface du globe les marionnettes humaines continuent à s'agiter, mais elles n'ont plus cette sagesse et cette philosophie dont les poupées de buis de Mourguet faisaient usage. C'est là une absence que nous ne pouvons que déplorer.

